

Pour une logique du sens, Robert Martin, 1983, Presses universitaires de France, Paris, 268 p.

Anne-Marie Di Sciullo

Volume 14, Number 2, 1985

Linguistique et informatique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/602543ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/602543ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Di Sciullo, A.-M. (1985). Review of [*Pour une logique du sens*, Robert Martin, 1983, Presses universitaires de France, Paris, 268 p.] *Revue québécoise de linguistique*, 14(2), 159–167. <https://doi.org/10.7202/602543ar>

POUR UNE LOGIQUE DU SENS

Robert Martin, 1983,
Presses universitaires de France, Paris, 268 pages.

Anne-Marie di Sciullo

Ce livre fait suite à *Inférence, antinomie et paraphrase*¹, et développe une sémantique des relations de vérité entre phrases. Il se compose de cinq chapitres dont plusieurs parties sont des versions remaniées d'articles et de communications qui datent de 1980 et 1981.

Bien qu'il considère la sémantique du langage naturel sous l'angle de notions philosophiques classiques, en particulier la notion de «vérité», dont il n'est pas du tout clair, par ailleurs, qu'elle augmente nos connaissances sur le système qui lie les phrases à leur interprétation, *Pour une logique du sens* a néanmoins l'intelligence de ne pas s'enliser dans la logique bivalente. L'intérêt principal du livre est de montrer que la sémantique, celle des propositions analytiques, celle des présuppositions, des modes subjonctif et conditionnel, des articles défini et indéfini, ne peut se développer adéquatement à l'intérieur de la stricte dichotomie du vrai et du faux. C'est plutôt en termes de vérité floue, de mondes possibles et d'univers de croyance que l'auteur développe ses analyses.

Le premier chapitre, «Sémantique et vérité. Notions préliminaires», veut, au départ, justifier l'idée que la sémantique du langage naturel doit inclure la notion de vérité. L'auteur fait observer que sens et vérité ne sont pas des notions disjointes puisqu'une phrase qui n'a pas de sens (e.g. *d'incolores idées vertes dorment furieusement*) n'a pas non plus de valeur de vérité. En outre, il considère que ces notions sont strictement liées puisqu'il adopte la thèse philosophique classique selon laquelle spécifier le sens d'un énoncé p revient à établir les conditions dans lesquelles p peut être vrai ou faux. Mise à part la difficulté de cette entreprise, que souligne aussi

1. Martin, R. (1976) *Inférence, antinomie et paraphrase. Éléments pour une théorie sémantique*, Klincksieck, Paris, 176 pages.

l'auteur, plusieurs linguistes dont Hornstein (1983) ont remis en cause le rôle explicatif de la notion de vérité elle-même. Somme toute, elle nous apprend très peu sur les propriétés du langage naturel et n'explique nullement la capacité des locuteurs d'interpréter constamment de nouvelles phrases. Sans compter que la notion de vérité est loin d'être explicite. L'auteur, pour sa part, écarte le projet d'une sémantique véri-conditionnelle en faveur d'une sémantique véri-relationnelle qui viserait, de manière plus réaliste, à spécifier pour chaque phrase p du langage, la classe de phrases sémantiquement apparentées à p (e.g. inférences, paraphrases, inverses). Son point de vue reste néanmoins lié à la notion de vérité, puisqu'il définit la sémantique véri-relationnelle comme la sémantique des relations analytiques entre les phrases, c'est-à-dire des relations qui restent toujours vraies quel que soit le locuteur et à quelque moment que ce soit. Toutefois, l'auteur met en relief le fait que cette vérité est relative, qu'elle est liée à des mondes possibles (m) et qu'elle vaut pour l'univers de croyance (\mathcal{U}) du locuteur. Dès lors, une proposition analytique Px est définie comme suit :

$$(1) \quad \forall \mathcal{U}, \forall m, Px$$

Alors que \mathcal{U} est l'ensemble des propositions, explicites ou implicites, que le locuteur tient pour vraies au moment où il s'exprime $\bar{\mathcal{U}}$, l'anti-univers, est l'ensemble des propositions qui, quoique fausses au moment de l'énonciation, auraient pu l'être dans un univers contra-factuel. Ce premier chapitre, alors qu'il établit les notions fondamentales de la sémantique véri-relationnelle, montre qu'en langage naturel, la vérité n'est jamais absolue.

Le second chapitre, «Le vrai «par définition». Analyticité et définition linguistique», considère les questions de polysémie, de primitifs sémantiques et de relation analytique. Consacré au problème de la définition, ce chapitre offre une typologie des formes définitoires qui peut être utile au lexicographe. Deux formes générales de définitions sont distinguées : l'une paraphrastique, où la définition peut être substituée au terme défini (e.g. *aguicher* : *exiter par diverses agaceries et manières provoquantes*), l'autre méta-linguistique, qui ne permet pas la substitution, mais qui informe sur les relations du terme défini à d'autres termes de la langue (e.g. *venir* : *marque un déplacement qui aboutit au lieu où on se trouve*). L'auteur distingue en outre divers sous-types de définition méta-linguistique, les unes hyperonymiques, les autres métonymiques, d'autres encore approximatives et il présente des formalisations de chaque sous-type. À la diversité des formes définitoires s'ajoute celle des contenus définitionnels,

qui varient sensiblement d'un locuteur à l'autre. C'est la diversité des formes et des contenus définitoires qui expliquerait le flou de la relation analytique propre au langage naturel.

L'auteur aborde ensuite la polysémie en termes de «relations logiques qui lient les définitions d'un même vocable» (p. 63), et il définit les divers types de polysémie en termes d'addition et de soustraction de «sèmes»², notion issue de la sémantique structurale. Plusieurs types de polysémies sont distinguées, affectant les substantifs et les éléments verbaux. La polysémie verbale peut affecter le «sémème»³, comme c'est le cas de la polysémie liée aux substantifs, mais aussi les «actants» ou cas profonds, que l'auteur représente par le schème logico-sémantique de structure profonde suivant :

(2) Agent R Objet Destinataire

Ainsi, la polysémie affecte l'objet du verbe *apprendre*, dans les exemples *apprendre la danse à quelqu'un* et *apprendre une nouvelle à quelqu'un*, mais dans *apprendre à danser* et *apprendre la danse*, le destinataire est sélectionné comme sujet grammatical. Bien qu'il soit aisé de saisir l'intuition derrière cette analyse, l'auteur ne précise pas dans quel sens il faut entendre «structure profonde» et «cas abstraits», ni les règles et principes en jeu, de sorte qu'il est difficile de voir clairement ce qui est proposé.

La discussion porte ensuite sur les primitifs sémantiques, qui permettraient d'axiomatiser les systèmes lexicographiques, évitant la circularité qu'entraîne le fait de définir des vocables par d'autres. L'auteur rappelle les difficultés liées à l'identification des primitifs et suggère que soient considérées comme universelles les opérations qui permettent d'isoler les primitifs (e.g. décomposition, reconstruction) plutôt que les primitifs eux-mêmes. Ces universaux opératoires feraient partie de la composante logico-sémantique et permettraient d'engendrer la totalité du lexique. Au terme de ce chapitre, l'auteur souligne les difficultés liées aux systèmes de définitions et au flou du langage. Par ailleurs, on peut s'étonner de ne pas voir mentionner les travaux sur la sémantique lexicale développés dans le cadre de la grammaire générative (e.g. Katz et Fodor 1963, Katz et Postal 1964, Jackendoff 1972, 1976 et 1983) qui concernent les primitifs et les propriétés formelles des définitions.

2. «Différences sémantiques spécifiques» (p. 63).

3. «Sens considéré» (p. 63).

Le troisième chapitre, «Le vrai dans les mondes possibles et les univers de croyance» porte sur le «modalisateur» (M), «lieu où s'évoque la vérité de ce qui est dit» (p. 92). M est un élément de la composante logico-sémantique, représentée comme suit :

$$(3) M = [Rab...]^4$$

Plusieurs sortes d'opérateurinstancient M . Ainsi, l'opérateur d'énonciation EN «fixe l'espace énonciatif dans lequel opèrent les autres composantes du modalisateur» (p. 93), et se manifeste par les formes *ici*, *maintenant*, *moi*. Le complémenteur (*que*, *si*, ...) est un M dont la fonction est de «suspendre la valeur de vérité de la proposition p qu'il introduit. La valeur de p se détermine entièrement par le sémantisme de l'élément introducteur (verbe ou conjonction)» (p. 97). Le modalisateur TEMPS-MODE porte sur la relation R , et l'opérateur DET sur l'un des arguments, les adverbes d'énonciation (e.g. *franchement*, *vraiment*) sont aussi des M .

L'auteur présente ensuite une analyse du subjonctif, du futur et du conditionnel français qui fait appel aux notions m , \mathcal{M} et $\bar{\mathcal{M}}$ définies au premier chapitre. Il critique d'abord l'analyse de G. Guillaume selon laquelle le subjonctif est décrit en termes de «possible», et il présente ensuite une conception de ce mode où intervient plutôt la notion de monde possible : «Le subjonctif est le mode qui marque l'appartenance non pas au monde m_0 de ce qui est, mais aux mondes possibles m » (p. 110). En outre, l'auteur fait observer que la notion d'anti-univers $\bar{\mathcal{M}}$ permet de préciser le sens de plusieurs emplois du subjonctif. En effet, la phrase *je regrette que Pierre soit parti*, laisse entendre qu'il aurait pu en être autrement. L'analyse qu'il présente du futur et du conditionnel en plus de faire appel aux notions de mondes possibles et d'univers de croyance, s'appuie sur l'idée de «cinétisme» de Guillaume (sorte de continuum à polarité). L'auteur affirme que les différents emplois du futur, l'emploi modal, *je vous avouerai que...*, l'emploi temporel, *dans dix minutes il sera une heure*, par exemple, relèvent d'un cinétisme qui va de m à m_0 . Par ailleurs les différents usages du conditionnel ne relèvent pas de l'ordre de la certitude, mais plutôt de la conjecture. Encore ici, l'auteur distingue différents emplois : le conditionnel \mathcal{M} , le conditionnel m et la combinaison du conditionnel \mathcal{M} et du conditionnel m .

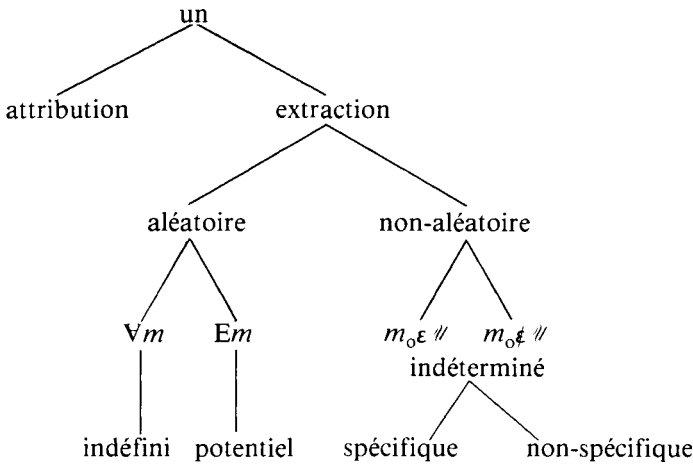
Le quatrième chapitre, «Sémantisme flou : «le plus ou moins vrai»»,

4. R : relation; a, b, \dots : arguments; $=$: liaison sans subordination.

porte sur le flou de la quantification. L'auteur s'appuie à nouveau sur l'idée de cinétisme de Guillaume, qu'il associera à des concepts issus de la logique et du structuralisme. Il développe l'idée que la sémantique des déterminants français est caractérisable en termes d'oppositions discrètes et de sémantisme flou.

Ainsi, les indéfinis, et en particulier l'article *un*, présupposent un ensemble d'objets préconstruits sur lesquels s'effectuent diverses opérations d'attribution et d'extraction rassemblées ci-dessous :

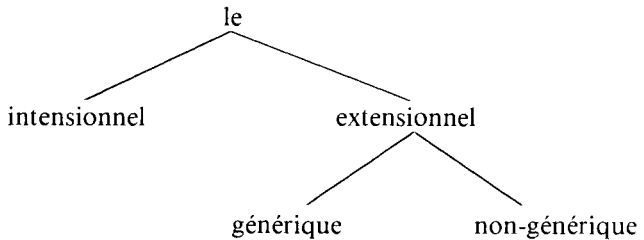
(4)



Cette typologie permet de distinguer plusieurs emplois de *un* : *ceci est un livre* (attribution); *j'ai acheté un livre* (extraction); *les illustrations sont importantes dans un livre d'enfant* (indéfini); *Pierre veut épouser une portugaise* (potentiel) et *il a épousé une portugaise, que je connais* (indéterminé spécifique) de *il a épousé une portugaise, que je ne connais pas* (indéterminé non-spécifique).

Alors que *un* opère sur des objets préconstruits, *le* construit un objet unique et présente les oppositions suivantes :

(5)



Cette classification permet de distinguer l'aspect intensionnel⁵ d'un concept (*il prend la fuite*), de l'aspect extensionnel⁶; l'extension peut être générique (*l'ours est un mammifère*) ou déterminé (*le recteur de l'université se promène dans le parc*).

L'auteur affirme par la suite que les opérations déclenchées par *un* forment un continuum. Ainsi, *Pierre a enfin réalisé son rêve, il a épousé une portugaise a*, outre les lectures indéterminées spécifiques et non-spécifiques, une lecture potentielle, puisque cette phrase présuppose que Pierre voulait depuis longtemps épouser une portugaise sans la connaître. Parallèlement, les frontières sont floues entre l'intensionnel, le générique et l'indéterminé dans certains emplois de *le*.

Ce chapitre montre bien que la logique du langage naturel n'est pas celle du vrai et du faux, mais bien une logique floue, qui offre de surcroît une meilleure approche à la métaphore que ne peut le faire la logique bivalente.

Le dernier chapitre, «De la sémantique à la pragmatique : la vérité d'univers», considère certains faits d'interprétation pris en charge par la composante discursive et la composante pragmatique qui, avec la composante phrastique, forment l'ensemble du modèle adopté par l'auteur. La composante discursive est le lieu de la cohésion textuelle et la composante pragmatique est le lieu du vrai et du faux de l'énoncé, interprété par rapport aux connaissances d'univers.

Afin d'illustrer la composante discursive, l'auteur traite de la thématization de l'énoncé et de la notion de «thème» (par opposition à rhème) qu'il définit comme la présupposition locale contextuelle obtenue par l'interrogation partielle ou la négation de constituant. La présupposition locale contextuelle sélectionne comme présupposé une des implications que la phrase véhicule. Ainsi, le thème de la phrase *Pierre a rejoint Sophie ce matin* peut être la réponse à la question *qui?*, soit : *Pierre a rejoint quelqu'un ce matin*. L'auteur établit ensuite des relations entre les notions de thème et de «sujet» qui laissent à désirer.

Il est, disons-le, anachronique d'affirmer, comme le fait l'auteur après avoir cité Chomsky (1965), que «les faits thématiques sont des faits superficiels ou viennent d'une exploitation superficielle de faits plus

5. L'ensemble de ses propriétés.

6. L'ensemble des objets auquel il réfère.

profonds» (p. 224). Rappelons que dans le cadre de la grammaire générative actuelle (Chomsky 1981, 1984 et Higginbotham 1983) l'interprétation sémantique ne se fait pas en structure profonde ou en structure de surface, mais bien à partir du niveau syntaxique de forme logique ultérieur à la structure superficielle.

Pour illustrer la composante pragmatique, l'auteur discute la notion d'acte de langage, héritée des travaux d'Austin et de Searle. Il défend la thèse que la pragmatique de l'énoncé est le lieu où l'énoncé se trouve à la fois interprété et réinterprété. Il distingue entre la pragmatique de la phrase, qu'il définit comme «prévision de l'énoncé comme acte» (p. 235), de la pragmatique discursive où les énoncés sont réinterprétés notamment par des lois discursives telles que les maximes conversationnelles de Grice. Ces dernières permettraient de prédire certaines réinterprétations des énoncés. En outre, certains éléments du lexique, les adverbes d'énonciation tels *vraiment* et *sincèrement*, ou des connecteurs pragmatiques tels que *mais*, contribuent à rendre prévisibles certains aspects de la pragmatique de l'énoncé dont plusieurs aspects, liés à la situation de l'énonciation, restent imprévisibles. Ce chapitre montre que l'interprétation des énoncés est dépendante de la situation discursive.

En conclusion, l'auteur affirme que dans une sémantique vérité-relationnelle «ce qui importe aux yeux du linguiste c'est la vérité qui naît par la seule application des règles, c'est-à-dire la vérité analytique» (p. 245), mais que la vérité du langage naturel est une vérité relative à des mondes possibles, à des univers de croyance et à des situations discursives. L'auteur termine en mentionnant la nécessité de lier les notions de «plus ou moins vrai» et de «possiblement vrai» à une «véritable syntaxe» dans une théorie linguistique où «la syntaxe profonde est la grammaire du modèle» (p. 247).

En bref, *Pour une logique du sens* est un livre sur la sémantique du langage naturel qui, bien qu'il fasse référence à des notions de la logique, a l'avantage de pouvoir être lu aisément par des non-logiciens. Il présente également des études de cas qui ont la qualité d'être bien détaillées et de mener à des taxinomies. En outre, on remarquera l'effort de description de faits sémantiques et de formalisation intégrant les notions de monde possible et d'univers de croyance. Toutefois, plusieurs analyses demeurent tributaires d'une sémantique de la vérité, dont on ne connaît pas encore très bien le rôle grammatical. En outre, il aurait été souhaitable que l'œuvre de classification ait été dépassée, ainsi que la tradition conceptuelle héritée de

la sémantique structurale, et que les analyses mènent à l'exposé de principes déterminant les propriétés du modèle logico-sémantique qui est avancé.

Enfin, le souhait formulé dans la conclusion de lier la sémantique à une «véritable syntaxe» est, par ailleurs, et dans une toute autre perspective, en voie de réalisation. En effet, les travaux récents en grammaire générative sur la forme de l'interprétation sémantique éclairent les relations entre la forme et le sens. Les règles et les principes qui y sont proposés sont plus susceptibles que d'autres d'appartenir à une théorie linguistique explicative; dans la mesure où leur justification est exclusivement grammaticale, elle ne fait pas intervenir des notions méta-linguistiques telles que la notion de vérité dont on n'a pas encore montré le rôle explicatif en théorie linguistique.

Anne-Marie di Sciullo

Université du Québec à Montréal

Références

- CHOMSKY, N. (1981) *Lectures on Government and Binding*, Foris, Dordrecht.
- CHOMSKY, N. (1984) *Knowledge of Language. Its Nature, Origin and Use*, Miméo MIT.
- HIGGINBOTHAM, J. (1983) «Logical Form, Binding and Nominals», dans *Linguistic Inquiry*, vol. 14, n° 3, pp. 395-420.
- HORNSTEIN, N. (1983) *Logic as Grammar*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- JACKENDOFF, R. (1972) *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- JACKENDOFF, R. (1976) «Towards an Explanatory Semantic Representation», dans *Linguistic Inquiry*, vol. 7, n° 1, pp. 89-150.
- JACKENDOFF, R. (1983) *Semantics and Cognition*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- KATZ, J.J. et J.A. Fodor (1963) «The structure of Semantic Theory», dans *Language*, n° 39, p 170-210.
- KATZ, J.J. et P.M. Postal (1964) *An Integrated Theory of Linguistic Description*, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts.